Document generated on 04/27/2024 6:06 p.m.

Ciné-Bulles

La chute
Rapt de Lucas Belvaux

Zoé Protat

Volume 28, Number 3, Summer 2010

URI: https://id.erudit.org/iderudit/61297ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Protat, Z. (2010). Review of [La chute / *Rapt* de Lucas Belvaux]. *Ciné-Bulles*, *28*(3), 28–29.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La chute

ZOÉ PROTAT

Au fil de projets de plus en plus médiatisés, Lucas Belvaux est en passe de devenir une figure importante du cinéma européen. D'abord acteur, le réalisateur n'est pas français, mais belge — un « détail » qui a toute son importance. Son œuvre est plébiscitée par les critiques depuis la sortie de la trilogie **Un couple épatant / Cavale / Après la vie** (2002), ambitieux projet qui réunissait un même groupe de comédiens dans un scénario polymorphe. Suivit **La Raison du plus faible** (2006), un brûlot militant où de simples chômeurs se retrouvaient acculés à la criminalité. Sans être aussi épurés ni engagés que ceux de ses compatriotes, les frères Dardenne, les films de Belvaux sont néanmoins imprégnés de la froideur et de l'intensité d'une Belgique postindustrielle. Et bien qu'il présente une action qui se situe en France, son nouveau film, **Rapt**, ne fait pas exception à la règle. Bâti autour du sombre enlèvement d'un grand patron d'entreprise, ce film sur le fil du rasoir oscille entre thriller et drame psychologique.

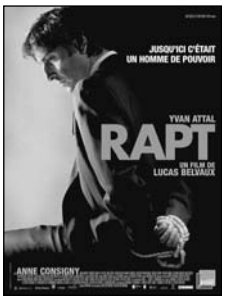
Pour son scénario original, Belvaux s'est librement inspiré d'un dossier qui avait défrayé la chronique en France en 1978 : riche héritier et homme d'affaires puissant, le baron Empain avait été enlevé et séquestré, créant tout un émoi médiatique. Le prétexte du rapt est ici transposé dans un contexte contemporain fictionnel. Successeur de son père, Stanislas Graff (Yvan Attal) dirige un conglomérat industriel dont la puissance l'amène à côtoyer le président de la République. La séquence d'ouverture, descriptive et dynamique, l'introduit de multiples façons. D'abord, la version officielle du personnage : celle du travail avec les associés et les subordonnés, et celle de la famille avec l'épouse parfaite et les filles aimantes, dans un château tenant lieu de maison. Puis, l'envers de la médaille : la vie personnelle dissolue, les maîtresses, les parties échevelées de poker et la fortune dilapidée. Cette introduction à peine terminée, Graff est brutalement enlevé et jeté au fond d'une cave par des individus masqués qui lui mutilent un doigt pour montrer le sérieux de « l'entreprise ». La rançon demandée pour sa libération, astronomique (50 millions d'euros), cristallise un florilège de haines, de jalousies, de révélations et de calomnies.

En dépit de son récit actualisé dans la France d'aujourd'hui, **Rapt** renvoie, sur le plan formel autant que narratif, à un certain cinéma engagé des années 1970. L'univers du film évolue dans les hautes sphères du pouvoir et de l'argent, avec une galerie incroyable de « gueules » en guise de seconds rôles. L'esthétique est sobre, la caméra neutre, autant que possible, malgré des séquences d'une grande violence. De ce fait, la tension est constante, souvent jusqu'à l'insoutenable. Le film peut être séparé en deux parties distinctes. Graff est assez peu présent dans la première partie, qui semble s'intéresser davantage à l'« extérieur » du rapt. C'est ce monde tangible qui possède et exploite les codes du thriller : la police déploie tous ses moyens afin d'acculer les truands au pied du mur tandis que la famille, soucieuse de la sécurité de la victime, souhaite négocier et payer. Il en résulte

des scènes de traque sobrement efficaces, jumelées au flegme de dialogues très écrits, parfois à la limite de la théâtralité. Lorsqu'on change Graff de planque, le film bifurque vers une seconde partie, plus sensible, où le grand patron déchu s'ouvre malgré lui à son nouveau geôlier. Dans une séquence presque surréaliste, les deux hommes discutent d'armes, de chasse et de voyages, ce qui crée un malaise de haute voltige qui doit beaucoup au talent des comédiens.

Dur et sans concession, **Rapt** soumet le spectateur à une violence à la fois mentale et graphique, mais toujours clinique. Cette violence est d'autant oppressante que le film ne psychologise ni son récit, ni ses personnages. Sa collection de grands bourgeois, mutiques et désincarnés, semble évoluer dans une tragédie grecque nouveau genre. Leurs échanges, d'une cruauté peu commune, sont traités sur un mode ironique décapant. Nous ne connaîtrons presque rien des ravisseurs qui n'avouent qu'une unique motivation : l'argent. La grâce relative qu'ils accorderont à leur victime apparaît tout aussi nébuleuse. Quant à la figure principale, au centre de tout le drame, elle demeure énigmatique : Graff refusera d'expliquer et de justifier ses écarts de conduite, préférant confier sa misanthropie à son chien. Sa reconstruction privée et publique, exempte de clichés, n'en étonnera que davantage. Aucune rédemption facile pour ce personnage foncièrement peu aimable.

Car au-delà de la séquestration et de la torture, la véritable ruine du personnage reste la révélation de sa double vie et la perte de sa réputation. **Rapt** est ainsi le récit policier d'un enlèvement, mais surtout le récit moral d'une chute sociale. À ce titre, ce sont les questions de l'après qui passionneront le spectateur : comment dépasser le drame? Comment retrouver sa place, ses privilèges, son humanité? Lucas Belvaux conclut sur une finale d'une grande efficacité qui ouvre la voie à de multiples interprétations. Le grand patron est-il acculé au pied du mur, sans possibilité d'échapper à son destin? Ou a-t-il, au contraire, trouvé le moyen de se départir des contraintes quotidiennes pour mieux repartir à zéro? Graff demeure, du début à la fin, un être seul. Et cette solitude frappe comme une violence nouvelle.



France–Belgique / 2009 / 125 min

Réal. et scén. Lucas Belvaux **Image** Pierre Milon **Son** Henri Morelle et Ricardo Castro **Mus.** Riccardo Del Fra **Mont.** Danielle Anezin **Prod.** Patrick Sobelman, Diana Elbaum et Sébastien Delloye **Int.** Yvan Attal, Anne Consigny, André Marcon, Françoise Fabian, Alex Descas **Dist.** Métropole Films